

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2024

Dossier de presse

Marcelo Evelin, Demolition Incorporada Uirapuru

Chaillot – Théâtre national de la Danse
Du jeudi 5 au dimanche 8 décembre

Danse

Marcelo Evelin, Demolition Incorporada Uirapuru

Durée estimée: 1h

Chaillot – Théâtre national
de la Danse

5 – 8 décembre

Jeu. 20h30, ven. 19h30, sam. 17h, dim. 15h
8€ à 41€ | Abo. 8€ à 27€

Conception Marcelo Evelin. Création et interprétation Bruno Moreno, Fernanda Silva, Gui de Areia, Luís Carlos Garcia, Márcio Nonato, Rosângela Sulidade, Vanessa Nunes. Dramaturgie Carolina Mendonça. Assistance à la création artistique Bruno Moreno. Lumières Márcio Nonato. Son Danilo Carvalho. Costumes Gui de Areia. Préparation et répétition Mariana Alves, Vanessa Nunes. Direction technique Andrez Ghizze. Administration et logistique Humilde Alves.

Direction de production, Regina Veloso/REVOADA production house ; Production et tournée, Sofia Matos/Materiais Diversos Coproduction Teatro Municipal do Porto; Festival Montpellier Danse 2022; Festival d'Automne à Paris ; Résidences, Campo Arte – Estúdio Demolition Incorporada (Teresina); Teatro Municipal do Porto – Teatro Campo Alegre; La Vignette, scène conventionnée – Université Paul-Valéry Montpellier 3 ; Avec le soutien de la República Portuguesa – Cultura / Direção-Geral das Artes ; Avec le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian – Délégation en France

Le Festival d'Automne à Paris est coproducteur de ce spectacle et le présente en coréalisation avec Chaillot – Théâtre national de la Danse.

Avec le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian – Délégation en France.



Depuis le Nordeste brésilien, le chorégraphe Marcelo Evelin invite à pénétrer une forêt métaphorique et sa condition écologique. Guidés vers le chant du légendaire *Uirapuru*, oiseau rare et menacé, six interprètes incarnent à travers une danse minimaliste, la promesse de découvrir ce qui est et se dérobe encore à nos sens.

Éclairés par la lumière d'un soleil équatorial, sous un nid-mangeoire, des êtres presque nus à la gorge parée font un pas. Un pas chassé dont seuls le rythme, l'amplitude et l'axe changent. Un motif extrait d'une danse rituelle de la ville de Teresina dont Marcelo Evelin est originaire. À travers ce dénuement, ce sont les corps que l'on voit et l'oiseau que l'on attend. Là aussi, c'est une légende indigène que l'artiste convoque: l'histoire d'un amour impossible qui aurait fait d'un guerrier cet *Uirapuru* – qui signifie « homme transformé en oiseau » en langue tupi-guarani –, dont le chant mélodieux envoûte et dont les rares apparitions portent chance. Fidèle du Festival d'Automne, Marcelo Evelin revendique avec cette pièce douce, un besoin de paix, de beauté. À l'écoute de la forêt, les interprètes, toutes et tous venus du Nordeste, incarnent la diversité des identités brésiliennes et leur union en un même mouvement: une suspension vibratoire tournée vers l'espoir.

chaillot
théâtre national
de la danse

Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort

r.fort@festival-automne.com

06 62 87 65 32

Yoann Doto

y.doto@festival-automne.com

06 29 79 46 14

Chaillot –

Théâtre national de la Danse

Marie Pernet

01 53 65 31 22

marie.pernet@theatre-chaillot.fr

Uirapuru porte le nom d'un oiseau rare des forêts brésiliennes dont le chant est extraordinairement mélodieux. Cet oiseau en voie de disparition à cause de la déforestation est une icône de la culture brésilienne. Qui est cet oiseau ? Qu'est-ce que son chant et sa légende vous racontent ?

Marcelo Evelin : *Uirapuru*, en langue tupi-guarani, signifie « homme transformé en oiseau » ou « homme emplumé ». *Uirapuru* est un oiseau qu'on ne voit presque jamais et dont le chant mélodieux est unique. Avec la déforestation, il se fait encore plus rare et son apparition est synonyme de chance. Cet oiseau est une icône de la culture brésilienne mais il est aussi un cliché exotique, et l'exotisme est très dangereux. Derrière *Uirapuru*, il y a la légende d'un guerrier indigène, amoureux d'une femme mariée. Sachant son amour impossible, il demande de l'aide au dieu Tupã, qui le transforme en oiseau coloré, condamné à émerveiller de son chant magnifique la femme qu'il aime. J'ai travaillé cette pièce comme une quête magique de *Uirapuru* : approcher quelque chose qui existe mais qui n'est pas là. J'ai eu envie de rentrer dans la forêt profonde, dans un Brésil peu exploré, vers une espèce de danse que je ne connais pas. Pendant le processus, j'ai pensé que les danseurs n'entreieraient pas sur scène, que la pièce serait seulement la promesse de quelque chose. La pièce a à voir avec la situation politique du Brésil : lorsqu'on a débuté le travail, on était encore sous Bolsonaro, accrochés à l'espoir que quelque chose change, et aujourd'hui, avec Lula, ce quelque chose n'est pas encore là. On ne peut pas encore accéder à la beauté, au bonheur, on n'entrevoit pas encore *Uirapuru*.

Vous inspirez-vous d'autres entités dont les forêts brésiliennes recèlent ? Comment la réalité écologique et l'imaginaire mythique des forêts du Brésil nourrissent l'écriture de cette pièce ?

ME : Au moment du COVID, la forêt m'est apparue non pas comme un endroit mais comme une activation de notre culture afro-brésilienne, comme une condition écologique, physique, métaphorique à travers son imaginaire, ses mythes, ses histoires. Je ne voulais pas parler de l'humain car aujourd'hui, il me semble plus important de parler des plantes, des animaux, des fantômes, des vies visibles et invisibles. Il n'y a là rien de rationnel, la pièce est imprégnée d'un rapport intime à la forêt très particulier à notre culture afro-brésilienne.

Dans *Uirapuru*, le sol est nu et l'espace, sculpté par de chaudes lumières, accueille deux structures aériennes : un lustre de projecteurs et une suspension faite de bois, de fruits et de légumes. Qu'est-ce que ces structures tombées d'une canopée imaginaire représentent ?

ME : Je suis attentif à penser les espaces non seulement d'un point de vue esthétique mais aussi comme sensations données aux danseurs, aux publics. On a imaginé un soleil comme le soleil du nordeste brésilien, le soleil de Teresina, proche de l'Équateur donc très bas. Cette première structure est faite des lumières des théâtres qui nous accueillent et la seconde est faite avec le bois, les fruits et les légumes

trouvés sur les territoires où l'on joue. Comme les forêts ne sont pas les mêmes, sur scène, on peut sentir des odeurs très différentes d'une région du Brésil ou de France, à une autre. C'est comme une mangeoire pour les oiseaux et comme une invitation faite à tout le monde de venir picorer, une abondance qui raconte le Brésil. Au sol, il n'y a rien : ce qui nous occupe est le ciel, le territoire des oiseaux, qui le défendent avec leurs chants, tandis que nous, humains, défendons le nôtre avec des armes et des trahisons.

Vous avez choisi de rassembler sept interprètes qui, toutes et tous, sont brésiliens.

Qu'est-ce que cette décision a de politique ?

ME : *Uirapuru* a à voir avec nos valeurs, avec nos mots : c'était évident que cette pièce devait être faite par des Brésiliens comme une façon d'affirmer notre culture, une forme de vie, une mentalité. J'ai choisi de convier des personnes de ma région, avec qui j'ai déjà travaillé et cela donne un beau mélange des couleurs, des races, des sexualités, des différentes possibilités d'existence humaine. Ces artistes sont aussi techniciens et créent la scénographie, la lumière, les costumes ou m'assistent, il nous faut être économes. Bien que la moitié de la composition ait été travaillée avec la pièce *Uirapuru* d'Heitor Villa-Lobos, je ne parvenais pas à imaginer de musiques. Or, il s'avère que l'un des artistes, qui imite les accents, m'a mené à imaginer convier quelqu'un qui imiterait le chant de cet oiseau. On a trouvé cet homme d'une région voisine et je lui ai demandé de faire comme s'il entraît dans la forêt et appelait les oiseaux.

La chorégraphie, constituée d'une déclinaison d'un même pas, donne à voir les caractères, la chair des interprètes. D'où viennent ces pas ?

ME : On était encore dans le COVID, je ne pouvais pas imaginer mêler les danseurs avec les publics alors j'ai imaginé une pièce tranquille, dans laquelle les gens puissent se donner le temps d'imaginer les choses. C'est un pur espace de perception, d'attente. C'est vraiment comme si tu étais dans la forêt, à attendre le chant d'un oiseau, à pisser les animaux. Techniquement, il n'y a qu'un seul pas, qui vient d'une danse de Teresina. Je suis né dans une famille blanche de classe moyenne et les hommes ne dansent pas chez moi. La première fois que j'ai eu le droit de danser, c'était dans le cadre du rituel identitaire que l'on nomme *Bumba Meu Boi*, la danse d'un boeuf enchanté mort, disparu dans la forêt et que tout le monde, les indigènes et les autres entités, cherchent pour le ressusciter. De ce pas, j'ai extrait une seule ligne dont le rythme est important à la fois pour le mouvement mais aussi comme forme de communication. Cette cellule que j'ai prise, en lien avec l'entrée dans la forêt, crée une situation de suspension. On a beaucoup travaillé avec cette idée d'être suspendu dans l'air, comme les colibris.

Cette écriture produit une certaine qualité d'attention, chez l'interprète comme chez le spectateur, attention à l'écoute du chant, à la résonance avec une vibration singulière. Selon vous, qu'appelle-t-elle ?

ME : La pièce active un état vibratoire, un diapason, un état d'écoute. Dans le processus, j'ai compris qu'il s'agissait plus d'écouter ou de sentir le mouvement que de le voir. Cela nous met dans une condition d'ouverture, de perception, d'attente de quelque chose qui peut-être ne se passe pas explicitement sur scène mais qui touche chacun, chacune, des danseurs, des spectateurs, comme une condition commune. Je cherche une condition à partager, où l'on peut être chacun soi-même.

Propos recueillis par Mélanie Jouen, avril 2024.

Biographie

Marcelo Evelin

Né à Teresina, au Brésil, Marcelo Evelin est chorégraphe, performeur et chercheur. Il vit et travaille entre Amsterdam et sa ville natale. Il se forme à Paris puis étudie à la School for New Dance Development d'Amsterdam. En 1988, il rejoint, en tant qu'apprenti, le Tanz Theater Wuppertal, dirigé par Pina Bausch. Ses travaux mêlent danse, théâtre physique, performance, musique, vidéo, installation et création in situ. Il a créé plus de quarante pièces avec sa compagnie, Platform Demolition Incorporada, fondée en 1995. La même année, alors qu'il vit à New-York, il crée et interprète *AI, AI, AI*, spectacle acclamé par la critique, pour lequel il se produira plus de cent fois. En 2006, il retourne au Brésil et s'engage dans des activités de commissaire d'expositions. Ses performances *Matadouro* (2010) et *Dança Doente* (2017) ont été présentées au Festival d'Automne à Paris. Marcelo Evelin se produit à travers le monde notamment au Kunstenfestivaldesarts, au Panorama Festival de Rio de Janeiro, au Kyoto Experiment, au Festival TransAmériques (Canada), au Tanz im August (Allemagne), Malta Festival (Pologne), Spring Festival (Pays-Bas), Bo:m Festival (Corée du Sud), et au Dance Umbrella à Londres.

Marcelo Evelin au Festival d'Automne à Paris :

2021	<i>AI, AI, AI</i> (Lafayette Anticipations) <i>La Nuit tombe quand elle veut</i> avec Latifa Laâbissi (CND Centre national de la danse)
2019	<i>A Invenção da Maldade</i> (CND Centre national de la danse)
2017	<i>Dança Doente</i> (T2G – Théâtre de Gennevilliers)
2013	<i>Matadouro</i> (Théâtre de la Cité internationale)